

Je te dis bonjour. — Oui, pour l'enfuir de ces lieux,
Tous les bonjours sont des adieux.

Moi, je dis au soleil, du cœur et de la bouche,
Bonjour quand il se lève, adieu quand il se couche.

— Elliptique. Bonjour, Je vous souhaite le
bonjour : BONJOUR, monsieur. BONJOUR, ma-
dame.

Eh ! bonjour, monsieur du corbeau ;
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

« Bien le bonjour, Je vous souhaite affec-
tueusement, sincèrement le bonjour : BIEN LE
BONJOUR, madame.

« Bonjour à, ou Le bonjour à, Dites bonjour
de ma part à : BONJOUR à monsieur votre père.
Le BONJOUR à mademoiselle votre fille, s'il
vous plaît.

— Ironique. Bonjour ! Manière de déclarer à
une personne qu'on ne fera pas ce qu'elle
veut, que ses desirs ou ses prétentions n'au-
ront pas leur accomplissement : Vous désirez
épouser ma fille, vous voudriez acheter mes
tableaux, mais bonjour.

— Fam. C'est simple comme bonjour. Se dit
d'une chose très-facile à comprendre ou à
faire, qui ne présente aucune difficulté : Sa
fille m'a plu, je ne lui déplais pas ; nous nous
marions... C'EST SIMPLE COMME BONJOUR, et je
n'y mets point de mystère. (J. Sandeau.)

— Prov. Le bonjour vient du dehors, Ce
sont les arrivants qui doivent saluer les pre-
miers.

— Argot. Vol au bonjour, Manière de voler
qui consiste à s'introduire dans les loge-
ments, après avoir frappé plusieurs fois à la
porte, pour s'assurer de l'absence des loca-
taires ou se retirer, en s'excusant, si quel-
qu'un se présente.

— Anecdotes. Des écoliers rencontrent une
bonne femme qui conduisait des ânes ; ils lui
crient : Bonjour la mère aux ânes. — Bon-
jour, mes enfants, bonjour.

Casimir Bonjour, qui faisait ses visites de
candidat académicien, arrive un jour à la porte
de M. Viennet. Il sonne et entre. Le domes-
tique lui demande qui il doit annoncer : « Bon-
jour. — Bonjour, monsieur, répond le domes-
tique, qui n'était pas accoutumé à tant de
politesse ; mais qui aurai-je l'honneur d'an-
noncer ? — Bonjour. — Eh bien, bonjour,
j'entends bien ; mais quel est votre nom ? —
Bonjour. » Pour le coup, le domestique épou-
vanté crut qu'il avait affaire à un fou, et il se
hâta de fermer la porte.

Je vous donne avec grand plaisir
De trois présents un à choisir ;
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit ;
Les voici, sans vous faire attendre :
Bonjour, bonsoir et bonne nuit.

(Vers adressés par le poète
Sarrasin à sa maîtresse.)

Bonjour, mon ami Vincent. Cette chanson,
qui, de temps immémorial, défraye les parades
de nos paillasses de foire, offrait dans plu-
sieurs couplets des grivoiseries qui nous ont
fait reculer ; aussi au texte original avon-
nous préféré les couplets sur lesquels le chan-
sonnier Jules Choux a ramené d'une main
puisque la gaze que réclame de nos jours la
prudence quintessenciée du public. On trouve
ces paroles dans les *Chansons de nos pères*,
recueillies et arrangées par Victor Robillard.
On sait que Désaugiers s'est inspiré des sou-
venirs de l'ami Vincent dans son *Dîner de
Madelon*.



DEUXIÈME COUPLET.
Hé quoi ! mon ami Vincent,
Tu que je croyais bon drille,
Tu fais près de moi l'innocent,
Me trouves-tu vilaine fille ?

— Oh mamz'ell', mamz'ell' que me dit's-vous là ?
Mais mon tendre cœur le voutis garda !

Je perdrais l' seul bien que j' tiens de famille
Si la codaqui mi faisot manqua !
Si la codaqui, si la codaqua,
Si la codaqui mi faisot manqua.

TROISIÈME COUPLET.

J' voudrais, mon ami Vincent,
Avec quelque différence,
Ce soir, en nous embrassant,
Revoir nos amours d'enfance.
— Dec' temps-là, mamz'ell' je m' souv' nons, oui-da !
Mais j' n' avions point cor d' honneur à garda...
Et sus l' point de l' perdr' j' en frémis d' avance.
Si la codaqui voutit mi manqua !
Si la codaqui, si la codaqua,
Si la codaqui voutit mi manqua.

QUATRIÈME COUPLET.

J' saurai, mon ami Vincent,
Te montrer, entr' autres choses,
L' assemblée séduisant
De mille attraitis blancs et roses.
— Oh nenni, mamz'ell', nenni, nenni-da !
Mon honneur toujours le voutis garda ;
J' n' avons qu' fair' cheux vous de cueillir des roses,
Et la codaqui mi pourrot manqua !
Et la codaqui et la codaqua,
Et la codaqui mi pourrot manqua.

CINQUIÈME COUPLET.

Malgré lui, l'ami Vincent
Suivit la charmante Lise
Jusqu'à sa chambre, et voyant
Le lit fait, la table mise,
Il prit son parti, gament s'attabla,
Tant but, tant mangea, que lorsqu'on l' coucha,
Il disait, allant d' surprise en surprise
Si la codaqui pouvoit mi manqua,
Si la codaqui, si la codaqua,
Si la codaqui pouvoit mi manqua.

SIXIÈME COUPLET.

Bonjour, mon ami Vincent,
La santé, comment va-t-elle ?
— Bien, dit-il, en embrassant
Son amante heureuse et belle.
Chaque soir, ici, j' veux t' venir, oui-da ;
Car mon doux bonheur le voutis garda ;
Devant tant d'attraitis ma pei'n' s'rait cruelle,
Si la codaqui venoit mi manqua...
Si la codaqui, si la codaqua,
Si la codaqui venoit mi manqua.

BONJOUR (Guillaume), savant religieux au-
gustin, né à Toulouse en 1670, mort en Chine
en 1714. Il fut appelé à Rome par le cardinal
de Noris ; le pape Clément XI lui confia des
fonctions importantes, et la réforme du calen-
drier grégorien fut facilitée par de savants
mémoires écrits par le P. Bonjour. Il était ver-
sé dans la connaissance des langues orientales
et surtout de la langue copte. On a de lui ;
*Dissertatio de nomine patriarchæ Josephi a
Pharaone imposito* (1696) ; *Exercitatio in mo-
numenta Coptica seu Egyptiaca bibliothecæ
Vaticanæ* (1699) ; *Calendarium romanum chro-
nologorum causa constructum* (1701, in-fol.) ;
*De computo ecclesiastico, apud Montem Fa-
liscum* (1702), etc.

BONJOUR (les frères), hérésiarques, chefs
d'une secte ridicule qui ne leur survécut
point, vivaient dans la seconde moitié du
xviii^e siècle. Ces deux frères, originaires du
Pont-d'Ain, en Bresse, ayant été nommés, l'un
curé, l'autre vicaire à Fareins, y prêchèrent
une doctrine hétérodoxe à peu près semblable
à celle des pauvres de Lyon, mise en honneur
sur la fin du xix^e siècle par Pierre de Valdo.
Ils professaient la communauté des biens, et
réunissaient la nuit dans une grange leurs
prosélytes, qui se composaient en grande partie
de femmes et de filles, et leur administraient la
discipline, ce qui fit donner à ces pénitents le
nom de *flagellants Fareinsistes*. L'autorité,
dont l'attention avait été éveillée par les pères
de famille, ne tarda pas à mettre ordre à ce
dévotisme religieux, et les frères Bonjour
durent quitter leur cure. A l'époque du con-
sulat, ils furent exilés à Lausanne, où ils mou-
rurent dans un état voisin de l'indigence.

BONJOUR (François-Joseph), chimiste fran-
çais, né à La Grange de Combes en 1754, mort
à Dieuze en 1811. Après avoir étudié et pra-
tiqué la médecine, il voulut s'occuper spécia-
lement de chimie, et il devint le préparateur
de Berthollet. Celui-ci l'envoya à Valenciennes
pour y mettre en pratique le procédé qu'il
avait découvert pour le blanchiment des toiles ;
c'est alors que Bonjour eut l'occasion de servir
comme canonnier, dans les combats livrés
aux Autrichiens qui assiégeaient la ville, puis
comme pharmacien des hôpitaux. De re-
tour à Paris, il fut adjoint au professeur de
chimie de l'Ecole centrale des travaux publics.
En 1797, le gouvernement le nomma commis-
saire près des salines de la Meurthe. On lui
doit une traduction du *Traité des affinités chi-
miques ou attractions électives* de Bergmann
(1788, in-8°).

BONJOUR (Casimir), auteur dramatique, né
à Clermont-en-Argonne (Meuse) en 1795, mort
à Paris en 1856. Fils d'un sous-officier de gen-
darmérie résidant à Reims, Casimir Bonjour
fit, au collège de cette ville, de très-bonnes
études. A la fin de son année de rhétorique,
ses succès lui valurent, à la distribution des
prix et suivant un usage consacré, la dignité
d'Apollon. Le dieu d'un jour, revêtu du cos-
tume mythologique, distribua les couronnes
universitaires, et, pour clore la solennité, il
adressa à ses disciples, les jeunes lauréats, un
discours très-remarquable, dit-on. Casimir

Bonjour était maître d'études au lycée de
Bruges dès l'âge de seize ans. A dix-huit, il
entra à l'Ecole normale, où il se fit particu-
lièrement remarquer comme helléniste. Après
avoir enseigné quelques mois en province, il
revint à Paris et fut attaché à l'institution
Muiron, où il dirigea spécialement les études
du jeune de Morny. Casimir Bonjour fut
nommé plus tard professeur suppléant de rhé-
torique au lycée Louis-le-Grand. Il abandonna
en 1815 le professorat pour la carrière admi-
nistrative. Placé par M. d'Argout dans les bu-
reaux du ministère des finances, il se mit à
cultiver le théâtre. Trois succès à la Comé-
die-Française marquèrent son début dans la
carrière dramatique : *la Mère rivale* (1821) ;
l'Education ou les *Deux Cousines* (1823), et le
Mari à bonnes fortunes (1824) ; mais ces suc-
cès firent perdre au poète son emploi. M. de
Villefroux trouva « qu'il avait trop d'esprit pour
travailler dans les bureaux ». *La Biographie
Didot* dit que « la disgrâce de Casimir Bon-
jour fut interprétée comme la punition de
deux vers d'un de ses ouvrages, où l'on af-
fecta de voir une allusion blessante pour une
fortune financière de l'époque, dont l'ori-
gine était enveloppée d'une obscurité fâ-
cheuse. » Voici ces vers :

Il économisa cent mille francs de rente
Sur ses appointements, qui n'étaient que de trente.
Casimir Bonjour accepta dans la suite une
modeste pension sur la liste civile de Char-
les X. Le poète, qui était un libéral sincère,
montra alors une faiblesse qui ne s'explique
pas. S'étant éloigné presque entièrement du
théâtre, Casimir Bonjour devint le collabora-
teur d'Etienne, de Jay, de Tissot, d'Evariste
Dumoulin, de Canchois-Lemaire, au *Constitu-
tionnel*. En 1830, il avait préféré à une sous-
préfecture qui lui fut offerte la place d'in-
specteur des études à l'Ecole militaire de La
Flèche. Quelque temps après, il devenait l'un
des conservateurs de la bibliothèque Sainte-
Geneviève ; mais son ambition était d'arriver
à l'Académie ; une fois, il ne lui manqua
qu'une seule voix pour être élu. Depuis, ses
chances diminuèrent de plus en plus, si bien
qu'il lui fallut renoncer à l'espoir d'atteindre
jamais au fauteuil. Dans le même temps, le
comité de la Comédie-Française refusa le
Bachelier de Ségovie, sa dernière pièce, qu'il
avait mis dix ans à composer. Les qualités de
Casimir Bonjour étaient la vérité dans les ca-
ractères, la facilité élégante de la versifica-
tion, et surtout l'intention morale, habilement
déguisée sous l'agrément de la forme. Casimir
Bonjour composait à son heure, mûrissait son
idée et la retouchait sans cesse. Il songeait
plus, en un mot, à sa réputation littéraire qu'à
sa fortune. Aussi ne surprit-il jamais la fa-
veur du public ; mais il la méritait souvent, ce
qui vaut mieux. Voici la liste de ses œuvres :
le *Malheur du riche et le bonheur du pauvre*,
roman de mœurs (1836, in-8°) ; *Coup d'œil
sur le théâtre*, morceau lu à la séance d'ou-
verture de l'Athénée royal (1838, in-8°) ;
la Mère rivale, comédie en trois actes et en
vers (Comédie-Française, 4 juillet 1821), où
l'on trouve un caractère bien tracé, qui an-
nonçait une profonde connaissance du cœur
humain ; la pièce eut un succès complet ;
l'Education ou les *Deux Cousines*, comédie en
cinq actes et en vers (Comédie-Française,
10 mai 1823), comédie de mœurs, habilement
intriguée et très-purement écrite, qui mettait
aux prises les ridicules de l'aristocratie et
ceux de la bourgeoisie. On a retenu ce vers,
devenu proverbe :

L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Le rôle de Laure fut une des plus brillantes
créations de Mlle Mante. *Le Mari à bonnes
fortunes*, comédie en cinq actes et en vers
(Comédie-Française, 30 septembre 1824), ou-
vrage qui donnait, sous une forme comique
et légère à la fois, une excellente leçon aux
maris don Juan. Il resta très-longtemps au
répertoire. *L'Argent* ou les *Mœurs du siècle*,
comédie en cinq actes et en vers (Comédie-
Française, 12 octobre 1826), même sujet que
l'Agiotage, comédie en prose de Picard. Ca-
simir Bonjour arrivait le second, et le succès
de son œuvre en souffrit. Cela était d'autant
plus fâcheux que sa pièce, composée bien
avant celle de Picard et lue dans diverses so-
ciétés, offrait de réelles beautés. « Un des per-
sonnages, une dame de charité du grand
monde, explique fort bien, dit Manot de Mai-
zières, comment, après avoir quêté seule et
en robe du matin, elle a dû remplir sa mission
ensuite avec plus d'éclat. Voici, dit-elle, ma
raison :

A pied, j'avais cent sols ; j'ai vingt francs en voiture.
Le Protecteur et le mari, comédie en cinq
actes et en vers (Comédie-Française, 5 sep-
tembre 1829), eut un succès contesté le pre-
mier soir, en raison de quelques longueurs.
L'auteur réduisit sa comédie en trois actes, et
elle obtint alors l'assentiment général. *Nais-
sance, fortune et mérite* ou *l'Épreuve élec-
torale*, comédie en trois actes et en prose (Co-
médie-Française, 13 mai 1831), pièce politique,
froide et sans intérêt, mais élégamment écrite.
Le Presbytère, comédie en cinq actes et en
vers (Comédie-Française, 21 février 1833),
c'était le sujet de *Rabelais* ou le *Curé de Meu-
don*, vaudeville du Palais-Royal, pris au sé-
rieux ; chute motivée par un style négligé et
une intrigue pâle et sans portée. *Le Bachelier
de Ségovie* ou les *Hautes études*, comédie en
cinq actes et en vers (Odéon, 15 octobre 1844),
pièce remarquable au double point de vue du

sujet et des caractères. Elle fut reprise à la
Comédie-Française le 31 juillet 1848, pour la
reentrée de Bouchet. En général, les nom-
breuses productions de Casimir Bonjour se
distinguent moins par le mouvement drama-
tique et la force comique, *vis comica*, que par
l'esprit, la finesse et la grâce. Il n'est pas
inutile d'ajouter que ses pièces sont toujours
honnêtes, et que

La mère, sans danger, y conduira sa fille.

BONJOUR-COMMANDEUR s. m. Ornith.
Espèce de bruant de Cayenne : Les BONJOUR-
COMMANDEUR ont le cri aigu des moineaux de
France. (Buff.)

BONJOURIER s. m. (bon-jou-rié — rad.
bonjour). Argot. Voleur qui pratique le vol
au bonjour : Le BONJOURIER est mis presque
avec élégance, et doit avoir des manières. Il
dit aussi BONJOURIEN, CHEVALIER GRIMPANT.

BONKOSE s. m. (bon-ko-ze). Ichthyol. Pois-
son de la mer Rouge, appartenant au genre
sirène.

BONMAHON ou BUNMAHON, bourg d'Ir-
lande, comté et à 23 kilom. S.-O. de Water-
ford, à 177 kilom. de Dublin ; 2,371 hab. Mines
de cuivre et de plomb dans les environs.

BONN, ville de Prusse, dans la prov. du
Rhin, ch.-l. du cercle de son nom, régence et
à 26 kilom. S.-E. de Cologne, sur la rive gau-
che du Rhin ; 20,000 hab. Evêché catholique,
université, académie de naturalistes, observa-
toire, jardin botanique, collections scientifi-
ques, musée d'antiquités, bibliothèque, gym-
nase. Fabriques de cotons, soieries, tabacs,
savons, vitriol ; commerce de céréales, graines
oléagineuses, vins, minerais de plomb.

Bonn, la *Bonna* des Romains, citée par Ta-
cite, était l'un des premiers châteaux forts
que Drusus avait construits sur le Rhin. L'an
70 de l'ère chrétienne, Claudius Civilis, gé-
néral des Bataves, y défait les Romains. Au mi-
lieu du iv^e siècle, les Allemands détruisirent
cette ville, mais Julien la rebâtit en partie.
Elle eut beaucoup à souffrir pendant les inva-
sions des Huns, des Saxons et des Normands.
Au xiii^e siècle, c'était une ville importante,
faisant partie de la ligue hanséatique. L'ar-
chevêque de Cologne, chassé de sa ville épi-
scopale par les bourgeois, vint se réfugier à
Bonn et en fit le siège de son gouvernement
temporel. Au xiv^e siècle commence une série
de sièges malheureux, qui empêchèrent cette
ville de développer ses éléments de prospé-
rité. Prise d'abord par Charles le Téméraire,
puis en 1584 par Ferdinand le Bavarois, elle
tomba, en 1673, entre les mains des Autri-
chiens, que commandait Montecuculi ; en 1689,
Frédéric III de Brandebourg s'empara de
Bonn, où les Hollandais entrèrent en 1703.
Démantelée en 1717, en vertu d'un article de
la paix de Bade, elle s'agrandit et s'embellit
sous les princes électeurs du xviii^e siècle. Les
guerres de la Révolution française arrêtaient
sa marche progressive ; pendant l'occupation
française, de 1795 à 1814, le nombre de ses
habitants diminua de plus de 2,000 ; mais, de-
puis 1814, elle voit toujours croître sa pro-
spérité, qu'elle doit surtout à son heureuse si-
tuation et à sa savante université.

Parmi les édifices publics de Bonn, nous
citerons celui de l'UNIVERSITÉ, qui n'est autre
que l'ancien palais des électeurs de Cologne.
Cet édifice, bâti de 1723 à 1761, n'a pas moins de
426 m. de long. La grande salle (*aula*), affectée
aux séances académiques, a été décorée, par
Cornélius et par ses élèves, Hermann, Förster
et Götzberger, de fresques remarquables re-
présentant les quatre facultés : la Philoso-
phie, la Jurisprudence, la Médecine et la
Théologie. Les collections de l'université sont
très-riches ; les principales sont : la bibliothé-
que, composée d'environ 200,000 volumes et
ornée d'un grand nombre de bustes ; le cabi-
net de physique ; le musée des arts, qui compte
près de cinq cents reproductions de statues en
plâtre ; le cabinet des médailles ; le musée des
antiquités rhénanes et westphaliennes, où l'on
remarque, entre autres curiosités, un autel
romain dédié à la Victoire, que quelques au-
teurs croient être l'*Ara Ubiorum* dont parle
Tacite (*Annales*, I, 39 et 57).

La CATHÉDRALE (Münster) est un beau
monument du style gothique, construit pendant
la seconde moitié du xiii^e siècle et restauré
en 1845. La crypte et les cloîtres sont d'une
époque plus ancienne. L'intérieur de l'édifice
est d'une grande simplicité ; on y voit plu-
sieurs mausolées curieux et une statue en
bronze, assez médiocre, de l'impératrice Hé-
lène, qui passe pour avoir fondé cette église.
Sur la place de la cathédrale s'élève une sta-
tue de Beethoven, qui est né à Bonn en 1770 ;
elle a été modelée par E.-J. Haehnel, de
Dresde, et coulée en bronze par Burschmied,
de Nuremberg. Le célèbre compositeur est
représenté debout, dans l'attitude de la mé-
ditation. Quatre bas-reliefs allégoriques, figu-
rant la Musique religieuse, la Musique drama-
tique, la Fantaisie et la Symphonie, décorent
le piédestal. On a érigé récemment, sur une
autre place de Bonn, la statue de l'antiquaire
Winckelmann. La place du Marché est ornée
d'un obélisque fontaine, élevé en 1777 en
l'honneur de l'électeur Maximilien-Frédéric.

Parmi les autres édifices de Bonn, on
remarque : l'église de Saint-Remy, qui possède
un bel orgue et un tableau de Spilberg, re-
présentant le *Baptême de Clovis* ; l'église de
Saint-Pierre, de construction moderne ; le